

REVUE DE PRESSE

« Lettre à mon juge »

adaptation de roman de **Georges SIMENON** de et avec **Robert Benoit**

Le **Téâtre Lucernaire**, Paris, avril – août 2008

Le Monde
Samedi 17 mai 2008

Culture

LE MONSTRE ORDINAIRE DE GEORGES SIMENON

Seul texte du romancier adapté à la scène, « Lettre à mon juge » est au Lucernaire

Si Georges Simenon n'a pas hésité à autoriser les adaptations de ses romans au cinéma - ce qui lui a valu quelques ennuis à la Libération pour avoir confié trois films à la Continental Films, compagnie française créée par Goebbels et financée par des capitaux allemands -, il n'a jamais voulu qu'il en soit de même au théâtre. Mais quelques mois avant sa mort, en 1989, il cède gratuitement les droits de *Lettre à mon juge* à un jeune comédien, Robert Benoît. *Lettre à mon juge* a été écrit en 1946, durant le séjour de Simenon en Amérique du Nord, de 1945 à 1955, alors qu'il venait de rencontrer celle qui sera d'abord sa secrétaire, Denyse Ouimet, puis sa maîtresse et sa deuxième épouse. Leur liaison tumultueuse l'inspire pour écrire son roman. Ce n'est qu'en 2005, au Festival « off » d'Avignon, que Robert Benoît crée le spectacle, joué à de nombreuses reprises depuis et que l'on peut voir actuellement au Théâtre du Lucernaire, à Paris. Un homme depuis sa cellule, à la prison de la Santé, écrit au juge qui l'a condamné. Il lui dit : « Je voudrais qu'un seul homme me comprenne et que cet homme soit vous », s'insurge contre son avocat « qui voulait son acquittement », ou contre ses confrères médecins qui le disaient en proie à une aliénation mentale. Alors, il clame qu'il a commis son crime « en connaissance de cause et avec préméditation ». Et que maintenant que le procès est terminé et qu'il a été condamné, il peut s'exprimer. Il est, dit-il, un homme ordinaire devenu « un criminel d'occasion ». Cet homme, le docteur Charles Alavoine, est un gaillard, 1,90 m, 80 kg, mais il obéit à sa mère : il se marie deux fois, à La Roche-sur-Yon. Lui qui n'a jamais aimé, qui mène une petite vie bien réglée, va rencontrer par hasard une jeune femme, Martine Englebert, dans un bar. Elle l'agace, trop de maquillage, trop aguicheuse, trop maigre, trop brune, bref pas son genre. Mais l'agacement se transforme en passion, et, avec la passion, la jalousie, féroce, implacable. Le docteur Alavoine est un monstre ordinaire. Un homme d'un égoïsme confondant, celui qui mène au crime passionnel. **La langue est magnifique, la performance de Robert Benoît, seul en scène pendant une heure et quarante minutes, admirable.**

Martine Silber

Publié le 17 mai 2008

Seul sur les planches, Robert Benoît interprète « Lettre à mon juge ». L'écrivain lui avait donné son accord pour cette transposition.

UNE oeuvre de Simenon portée à l'écran, c'est monnaie courante. Au théâtre, c'est beaucoup plus rare. Jusqu'au 30 août, Robert Benoît interprète sur la scène du Lucernaire Lettre à mon juge, qu'il a tiré du roman de Georges Simenon, et le public fait un succès à ce long monologue d'un criminel enfermé dans sa cellule.

Lettre à mon juge restera la seule transposition autorisée par l'écrivain. « Je n'avais jamais joué un monologue de ma vie, raconte Robert Benoît, mais le jour où j'ai trouvé Lettre à mon juge chez un bouquiniste, j'ai été remué par cette histoire, et j'ai écrit à Simenon, qui a refusé. J'avais son numéro de téléphone à Lausanne, j'ai appelé et suis tombé sur sa secrétaire et fondée de pouvoir, qui m'a d'abord confirmé le refus. Je lui ai alors expliqué que je ne voulais pas en faire une pièce avec des personnages, mais un monologue. »

Le comédien s'adressait à la secrétaire de Simenon, mais il entendait dans le téléphone de légers bruits indiquant une autre présence : le maître écoutait. Quelques jours plus tard, on rappelait Robert Benoît pour lui donner les droits. C'était en 1989, et peu après Simenon mourait. Robert Benoît aura mis près de vingt ans pour monter ce monologue où « un homme écrit une lettre à haute voix, en revivant intérieurement toute son histoire ».

Passion fulgurante

S'il écrit au juge qui l'a condamné, ce n'est pas pour se justifier d'avoir tué la femme qu'il aime, mais pour que quelqu'un l'écoute, le comprenne et, au-delà, perpétue cette passion qui, autrement, disparaîtrait avec lui. Car il y a chez cet homme fruste, engoncé dans la médiocrité quotidienne, l'ambition de propager dans la mémoire d'un autre, comme pour la sauver, la part d'absolu qu'il a découverte en aimant, même mal, même à tort et à travers. « On voit ce qui se passe en lui, longtemps étouffé sous les conventions, puis soudain pris d'une passion fulgurante, et d'une espèce de soif de pureté qui le rend follement jaloux du passé de sa maîtresse », explique Robert Benoît.

Seul en scène, l'acteur donne à la confession de Charles Alavoine **une puissante et poignante authenticité. Acteur fort et discret**, au parcours semé d'épreuves, cet Alsacien, qu'on a vu au cinéma chez Pierre Kast ou Jean-Pierre Mocky (L'Ombre d'une chance), à la télévision dans Le Pape des escargots ou la série Renseignements généraux, s'est consacré plus tard à du théâtre social avec des chômeurs, qui retrouvaient ainsi dynamisme et passion d'agir. Au risque de se faire oublier. « Le retour a été dur », avoue-t-il.

Mais s'il a attendu 2006 pour créer Lettre à mon juge au Festival d'Avignon, c'est qu'il ne se sentait pas prêt : « Après avoir obtenu les droits, je me suis retrouvé face au texte, avec la sensation que j'allais en faire un numéro. Je voulais arriver à ressentir profondément les choses et j'avais du mal à croire qu'on puisse en arriver là, à cette obsession de pureté. Le temps m'a fait mûrir, mais c'est la réaction du public qui a fait la pièce. Je n'aurais jamais cru que cette histoire aurait un tel retentissement chez les spectateurs. » **La pièce pourrait être prolongée ou reprise ailleurs.**

Marie-Noëlle Tranchant

Publié le 22 août 2008

Toute l'épaisseur romanesque d'un livre restituée par un acteur seul en scène.

L'univers de Georges Simenon a été beaucoup transposé au cinéma et à la télévision. Pratiquement pas au théâtre. L'écrivain belge ne croyait pas aux versions scéniques de ses romans et refusait les autorisations d'adaptation qui lui étaient soumises. Un jour, pourtant - c'était en 1989 -, il donna son accord à un acteur venu lui rendre visite pour lui demander les droits d'exploitation de « Lettre à mon juge » sous forme de monologue. Le comédien, Robert Benoit, avait été convaincant. Il créa le spectacle et le reprit de temps à autre. Il le donne, cet été, au Lucernaire. Qui a vu ce solo de presque deux heures peut se féliciter que l'intraitable Simenon se soit attendri face au solliciteur. **Ce moment de théâtre est très poignant.** « Lettre à mon juge » illustre la fameuse formule d'Oscar Wilde, si souvent reprise : « Chacun tue ce qu'il aime. » Un médecin qui exerce en Vendée, à la vie conjugale plutôt tiède, s'attache à une femme qu'il rencontre dans un train. Cette inconnue incarne un autre monde que la société rangée à laquelle appartient le médecin. Elle est mystérieuse, économe de ses mots ; elle porte sur elle les stigmates d'une opération intervenue pour la guérir de complications d'ordre intime. Il la prend comme secrétaire, l'intégrant ainsi à sa vie quotidienne. L'épouse se fâche et dit : « C'est elle ou moi. » Le médecin n'écoute pas, ne répond pas. Il a le sentiment de parvenir à une forme d'amour qu'il n'a jamais connue. Quand ce bonheur est si fort qu'il en est intolérable, l'homme étrangle la femme.

Aux portes de la folie

Simenon a mis dans son livre beaucoup de la passion qu'il éprouva pour celle qui devint sa seconde femme. Une passion aux portes de la folie, qu'il soigna par l'écriture de cet ouvrage. Robert Benoit commence cette confession comme une lettre qu'on dit à voix haute. N'est-ce pas une adresse à celui que le narrateur appelle « son juge » et qui est en charge de son procès ? On oublie vite ce cadre-là. Cet homme se parle à lui-même, met en récit ce qu'il a traversé obscurément, se justifie, s'explique, s'affole de tant de fascination et, en même temps, s'enchant de un tel bouleversement.

Robert Benoit, longtemps assis, puis debout, limite tous les gestes, bannit ce qui pourrait être décorum et postures. Pas de plaidoirie mais une errance de plus en plus consciente, un voyage dans la nuit éclairé par une lumière qu'on voile et qu'on dévoile tour à tour parce qu'elle n'est perceptible qu'à ceux qui seront à même de comprendre. Le comédien exprime la brûlure de l'aveu mais aussi son innocence : l'amour et le crime s'élevant sereinement au-dessus de la morale sociale. Robert Benoit n'est pas non plus le juge de son personnage, il le joue dans un feu lent et doux, enfermant peu à peu le spectateur dans la spirale d'une fatalité fraternelle.

Gilles Costaz

Publié le 11.08.08



COUP DE COEUR d'Eric FOTTORINO,
Directeur du journal "Le Monde",
CANAL+ LA MATINALE du 9 mai 2008

(voir l'interview enregistrée au site web : www.pic-art-theatre.fr)

LETTRE À MON JUGE

Dans *Lettre à mon juge*, de Georges Simenon, le personnage est « n'importe qui ». Ce sera Charles Alavoine, un médecin dont le mariage s'effrite et qui tombe amoureux, la cinquantaine venue, d'une dénommée Martine Englebert. Il assassinera sa maîtresse. Sa vie banale, ses amours impossibles, la passion qui subitement le ronge et qu'il n'assume pas, Alavoine les confiera dans une lettre à son seul interlocuteur : son juge. Simenon, qui ne donnait jamais les droits d'adaptation théâtrale pour ses romans, a fait une exception pour l'acteur Robert Benoît, qui dès 1989 représente sur scène ce beau et terrible texte. **Ce qu'il faut courir voir, c'est le jeu de Benoît, authentique, d'une apparente simplicité, d'une douleur qui frôle la perfection. Chapeau bas, l'artiste.**

Anny Goudet

Publié le 2 août 2008

THEATRE / LETTRE À MON

JUGE

• Un homme, médecin respectable et respecté, a commis un crime. De sa cellule, il écrit une lettre à son juge pour expliquer son geste. Le revendiquer même. Il refuse les excuses de tous ceux qui n'ont voulu y voir que l'acte d'un fou. Pendant près de deux heures, le comédien Robert Benoît, seul en scène. **Robert Benoît nous entraîne dans les tréfonds de l'esprit humain.** Il dévoile pour nous, derrière le masque du notable, l'âme étreinte d'un pleutre qui, rongé par la jalousie, a tué la seule femme qu'il ait jamais aimée. Avec un sens aigu de la narration, Simenon nous plonge dans un univers noir et confiné, menacé par l'explosion de pulsions trop longtemps contenues. Exceptionnellement, l'auteur avait, avant sa mort, autorisé Robert Benoît à porter ce roman à la scène. **Pour notre bonheur. Tout en nuances, le comédien, habité par ce personnage ambigu, nous tient en haleine jusqu'au geste fatal.** •

Christine Monin

Publié en juillet 2008

THEATRE / LETTRE À MON JUGE

1946, la Santé. Un condamné rédige une lettre. Ce respectable médecin de province raconte à son juge (et à lui-même) comment il a donné la mort à la femme de sa vie. Durant une heure quarante, **Robert Benoît, seul dans sa cellule, livre une extraordinaire performance. Prenante du début à la fin, grâce à un formidable pouvoir d'évocation. Avec lui, on respire l'odeur des cheveux mouillés après la pluie, on se grise au p'tit blanc de chez Francis ; aimanté, on suit, pas à pas, les métamorphoses du désir en jalousie... jusqu'au geste fatal. Le texte glisse comme un fleuve intranquille. Bouillant et pénétrant.** Le comédien donne tout, sans halte ni hâte, finit épuisé devant un public repu. Benoît a pris son temps avant d'adapter Simenon, qui l'autorisa pourtant à le faire, juste avant sa mort, en 1989 (exception ! L'auteur ne donna jamais les droits de ses romans à la scène). Certes, ce texte qui louche parfois du côté de Proust ou Maupassant se laisse alourdir par une pointe de lyrisme. Mais l'acteur a l'art de redonner de la noblesse à cette lettre, de l'âme à ses maux... **Moment rare et intense.**

Marie Audran

Publié le 19/06/2008



SIMENON TROUVERA SON SECOND SOUFFLE AU THEATRE

... Je l'avais raté il y a deux ans à l'Atelier-Théâtre de Montmartre. Dès que le [Théâtre du Lucernaire](#) à Paris a mis à l'affiche [Lettre à mon juge](#) le 23 avril dernier, je me suis promis d'y aller voir. Quelques séjours à l'étranger m'en ont empêché. Fort heureusement, le spectacle rencontre un tel succès qu'il a été prolongé jusqu'au 30 août. J'y étais donc hier soir en compagnie de mon ami John Simenon, fils de l'écrivain et gestionnaire de son oeuvre. Robert Benoît nous a soufflés. Littéralement. Et les spectateurs également. Une table, une banquette, un tabouret, des barreaux de cellule. Deux heures durant au paradis du théâtre, dans une petite salle choisie pour l'intime proximité qu'elle impose avec le public, seul face à une cinquantaine de personnes, Robert Benoît ne lit pas le texte, contrairement à ce que beaucoup imaginent étant donné la vogue de ce type de lecture publique ; il ne joue pas davantage un rôle, au sens où on l'entend généralement ; il est Charles Alavoine confessant ce que fut sa vie à la veille de se donner la mort. Son adaptation (suppression du procès et de tout ce qui "faisait roman", raccourcis, mise en valeur des images) ne trahit en rien le [grand livre](#), sobre et discret, dont il s'est échappé. Ce monologue confère au texte des accents dostoïevskiens, ceux de Carnets du sous-sol sans leur dimension hystérique. Comme une redécouverte, à l'oreille cette fois, pour ceux qui ont déjà lu ce livre à maintes reprises. Rarement ses personnages masculins ont paru aussi accablés et dépassés par l'amour qu'ils vouent à une femme qui confie sa volupté à d'autres hommes. Soudain Simenon s'impose, plus que jamais incarné à travers son héros tel que Félicien Marceau le définissait : "l'homme des cavernes plus quelques névroses".

On ressort de la salle hanté par cette voix et cette présence, dont on ne saurait dire si elles sont du comédien ou du personnage. Etrange expérience de ressentir ce qu'ils ressentent. Et l'on se prend à rêver à ce que donnerait au théâtre un autre monologue tout aussi puissant, Lettre à ma mère, ainsi que des romans à deux personnages, en duo dans Le Train ou en duel dans Le Chat. Plus encore que le cinéma (Granier-Deferre avait très justement et finement porté ces deux titres à l'écran) ou la télévision, le théâtre pourrait témoigner de l'intemporalité de cette oeuvre et, avec ses moyens propres, révéler sa modernité à tout un public, lecteurs et spectateurs mêlés, qui l'ignore. **Que vous en soyez ou pas, ne passez pas à côté de Lettre à mon juge.**

Pierre Assouline

Publié le 2 juillet 2008, Blog, LE MONDE

ATTRACTION FATALE !

D'abord, il y a l'obscurité, le silence. Puis la première phrase : « Pendant quarante-neuf années, j'étais un homme libre, personne ne se doutait que je deviendrais un jour un criminel, j'ai agi avec préméditation. »

Condamné pour un meurtre passionnel, le docteur Alavoine se confesse dans une lettre adressée à son juge d'instruction. On redoute une confession solipsiste et crépusculaire minée par des considérations procédurales. Car que raconte Lettre à mon juge L'âpre destin d'un médecin de province, séide d'un ordre qui l'opprime ? La naissance d'une conscience ? Oui, mais pas seulement : dans cette incantation terriblement humaine écrite en 1947 entre deux Maigret, c'est la complexité subtile de la nature humaine qu'explore Simenon. Une plongée dans la psyché d'un homme brisé qui se joue en deux temps. Le premier temps (splendide) nous donne à voir une enfance terne dans une maison vaste et froide sentant l'encaustique et suintant l'immobilisme. Devenu médecin, cet homme accepte tout - un premier mariage avec Jeanne, puis un second avec Armande, fille peu aimable d'un hobereau du coin - et découvre que sa vie est sans relief, avilie par une monotonie et une banalité desquelles il n'arrive pas à s'élever. Décrit par les journalistes comme un « hideux crapaud », ce poussin de 1,80 mètre et 80 kilos obéit à sa maman comme un gamin, « s'agitant à vide et vivant sans s'en apercevoir » ! Figé comme un papillon, tapi dans la solitude comme un rat affamé, empêtré dans ses pulsions inachevées. **Comme chez Chabrol, on voit à l'oeuvre l'oppression feutrée de la petite bourgeoisie : étriquée, aimant l'ordre à en bâiller d'ennui.** Second temps : la rencontre avec Martine, la révélation de ce qui réanime une âme, un corps endormi. Un amour ardent, farouche, total. En un soir, cette jeune femme pas comme les autres va dérégler sa boussole. Sous l'emprise de la passion, il se métamorphose, se régénère mais va aussi se corrompre et se détruire. A partir de là, l'auteur nous entraîne sur des terres mouvantes, parfois incommodes, voire dérangeantes. Simenon, qui en connaît un rayon sur les humains et leurs vices, nous tient en haleine, imposant sa musique, lente symphonie rivée aux errances d'un **personnage magnifiquement incarné par Robert Benoît**, qui signe aussi l'adaptation et la mise en scène. **Cette création romanesque hallucinée possède un vénéneux pouvoir de fascination : ici, la vérité jaillit comme par effraction, sous forme de heurts et d'éboulis. Et s'écoute autant qu'elle se voit car c'est d'une voix qu'il s'agit, une voix d'une vibration intense, infiniment présente, dense et urgente. Ce qu'elle semble nous dire ? C'est que cet « animal étrange », comme disait Tchekhov, ne se satisfera jamais d'un bonheur qu'on lui impose.**

Myriem HAJOU

Publié le 20 mai 2008

UNE OBSESSION DE PURETE

Georges Simenon écrit en 1947 un roman intitulé « Lettre à mon juge », dans une période de sa vie qui correspond au coup de foudre qu'il a vécu avec celle qui deviendra sa seconde femme. L'écrivain, contre toute attente, attribua les droits de cette œuvre à Robert Benoit en 1989. Comédien et metteur en scène, Robert Benoit a adapté avec succès ce roman épistolaire. À travers un monologue, il nous dépeint la trajectoire d'un homme ordinaire, dont la rencontre avec une femme bouleverse toute sa vie et se révèle finalement fatale. Cette quête d'amour du héros, magnifiée dans cette correspondance auprès de son juge, et sa hantise à vivre pleinement sa passion envers et contre tout constituent les ressorts majeurs de cette pièce.

La scénographie est rudimentaire mais efficace. Elle se compose au centre d'une porte composée de barreaux. Côté jardin, le personnage est en place assis à une table, assoupi. Une lumière placée judicieusement derrière les barreaux rend réaliste cette geôle, en projetant son ombre au centre de la scène.

Cette œuvre éponyme met en scène un médecin, Charles Alavoine, incarcéré à la prison de la Santé. Il adresse à son juge une lettre justifiant le meurtre de sa maîtresse. Dans cette missive, il apporte sa version des faits, un peu comme si deux vérités s'affrontaient. Celle des jurés et la sienne. Charles était un homme ordinaire tristement marié et menant une vie où sa solitude rivalisait avec l'incommunicabilité dans son couple. Ces thèmes, chers à Simenon, sont illustrés avec force dans cette pièce. Le poids du confinement provincial alourdit cette vie désespérée. Le destin du « héros » s'illumine par sa rencontre avec Martine, sur le quai d'une gare.

« J'ai faim d'une vie qui n'est pas la mienne », écrit-il à son juge. S'ensuit une passion dévorante où le héros bascule peu à peu dans une folie et où le passé de sa maîtresse ne cesse de le hanter. Cette femme naît avec lui. Elle le rend à lui-même. Mais l'impossibilité de la posséder totalement pousse Charles à la tuer. Convaincu que ce geste salutaire lui redonne à jamais cet amour sublimé, il plaide la pleine responsabilité de ses actes. Il se confie à son juge en nous prenant à témoin. **Le public devient alors le dernier réceptacle de cet amour fou. Ce monologue prend les accents d'une incantation humaine, où les pulsions refoulées par le personnage explosent et le libèrent de tous ses liens.**

Ce spectacle, d'une belle qualité, souffre néanmoins d'une longueur qui finalement le pénalise. J'admets que cette œuvre est riche, et la réduire serait contre nature. Cependant, un monologue d'une heure quarante-cinq est un pari osé pour susciter l'intérêt d'un auditoire d'un bout à l'autre de la pièce.

Le jeu de Robert Benoit, tout en finesse, imprime à son personnage toute la complexité de cet homme torturé et révélé à lui-même par cette passion, qui le mène à sa perte. Son interprétation est sobre et poignante. Une belle prestation.

Le thème de la passion destructrice est un thème récurrent de la littérature romanesque. Le suicide du héros s'inscrit dans cette même lignée. L'ultime sacrifice de Charles Alavoine apparaît, ici, comme le point d'orgue de sa démarche, dictée par une obsession de pureté qu'il ne cesse de revendiquer.

Laurent Schteiner

Publié le Dimanche 25 mai 2008 www.lestroiscoups.com

THEATRE CRITIQUES / LETTRE À MON JUGE

Il a raté son train. Elle aussi. Le prochain part le lendemain matin. De bars en cafés, ils boivent, dînent, dansent même, dorment. Lui, Charles Alavoine, tristement marié, est médecin de province. Elle, Martine, arrive d'on ne sait où avec ses deux valises, son teint anémique, sa nuque très blanche à la peau fine, une nuque émouvante. Charles s'éprend de cette jeune femme rencontrée par hasard, et la tue par amour. Il envoie, dans une lettre, sa confession au juge Comélieau. Jamais il ne s'explique ni se justifie, il raconte et se raconte. «Je voudrais qu'un homme, un seul me comprenne, et j'aimerais que ce soit vous». Le jour où la lettre parvient à son destinataire, le juge Ernest Comélieau, Charles Alavoine s'est donné la mort à l'infirmerie de la prison. Georges Simenon a écrit «Lettre à mon juge» en 1947, peu après sa rencontre coup de foudre avec la canadienne Denyse Ouimet qui deviendra sa seconde femme. L'écrivain qui ne donnait jamais de droits d'adaptation de ses romans, pour la scène, fit une exception pour Robert Benoit. Pendant une heure quarante, habité par ce texte fort dans lequel on retrouve les thèmes et les obsessions chers à Simenon, l'incommunicabilité, la solitude, les vies fracassées, **Robert Benoit donne une magnifique et exceptionnelle prestation.**

Avec cette narration bouleversante, lucide et désespérée, il nous entraîne, avec un rare talent et sans fioriture, dans la vie d'un homme quelconque qui ne maîtrisait pas sa destinée, piégé par une passion amoureuse et dévorante. Un spectacle à voir absolument.

Arlette Frazier

Publié du 23/04/2008 au 30/08/2008

La Voix
DU LUXEMBOURG

**UN CONCENTRE
D'HUMANITE**

CULTURE CHRONIQUE PARISIENNE

• Seul en scène passionnel.

Sa vie durant, Georges Simenon a toujours refusé l'adaptation de son œuvre pour le théâtre. Exception ici, pour le comédien Robert Benoit dont le projet convainquit si bien Simenon qu'il lui offrit les droits en 1989, deux semaines avant sa mort. L'histoire est inspirée par la passion de Simenon pour Denyse, qui deviendra sa seconde épouse. Donc, dans la longue lettre qu'il écrit à son juge, le personnage Charles Alavoine, tranquille médecin vendéen, décortique les raisons qui l'ont amené à assassiner la femme qu'il aime soudain. Et le pourquoi des fêlures, le déséquilibre que la passion amoureuse a engendré chez cet homme timide, d'abord mal marié et soumis à sa mère. Robert Benoit donne vie à ce **monologue fort, plein de suspense, de tension et de subtile psychologie.** **Avec la mort et la passion, mystérieusement liées.**

Claire Moreau

Publié le 5 mai 2008

Condamné pour meurtre, un homme se confie en envoyant une lettre à son juge d'instruction. On apprend vite qu'il est médecin et qu'il accepte sa condamnation. On entre alors dans le récit pathétique d'une folle histoire d'amour. Un texte de Simenon que Robert Benoit nous fait redécouvrir. Robert Benoit est très impressionnant dans le personnage du docteur Alavoine. On comprend de l'intérieur l'évolution de sa passion destructrice. **Le texte de Simenon est bien à son image ambiguë. L'obsession sexuelle se nourrit d'une même obsession de pureté. On peut être gêné, agacé par le trouble que cela génère. On peut trouver cela aussi parfaitement formidable.**

Jean-Luc Jeener

Publié la semaine du 7 au 13 mai 2008

SOLO DRAMATIQUE

Un homme est là, devant nous, qui se raconte. Il a tué et il a été condamné durement. Il ne se plaint pas. Il accepte. Il tente d'expliquer à son juge comment il a pu en arriver là. Le récit commence : pathétique et un peu dérisoire. Un crime passionnel, comme on disait autrefois quand la justice trouvait à l'acte des circonstances atténuantes. En fait, un meurtre d'amour. C'est surtout le portrait d'une solitude, d'un mal-être existentiel que trace Simenon. C'est assez sordide, assez complaisant même, et on peut être dérangé, agacé (comme Anouilh, Simenon a le goût d'une certaine médiocrité), même si **la prestation de Robert Benoit est impressionnante.** Il montre bien le déséquilibre qui s'empare de l'homme, sa soif d'absolu mêlée à une impuissance intellectuelle et morale. Une petite vie qui cherche son aboutissement dans une grande mort.

Jean-Luc Jeener

Publié le 1 mai 2008

"LETTRE A MON JUGE" OU L'HUMANITE DE L'ASSASSIN

*Simenon au théâtre, est-ce possible ? Nous sommes habitués à fréquenter ce grand auteur derrière le poste de télévision, et à suivre des enquêtes du Commissaire Maigret. Et pourtant, Robert Benoît, acteur de génie prend chaque soir à charge un monologue d'une heure quarante tiré de Lettre à mon juge Charles Alavoine, honorable médecin de province sans histoires, a tué une femme. De sa geôle, il écrit à son juge une longue, très longue missive dans laquelle il révèle ce qu'il n'a pas pu dire devant la cour d'assises. C'est ainsi que sans pudeur ni les artifices de la défense, il raconte ce geste prémédité, loin du plaidoyer fondé sur la folie. Au-delà de l'autobiographie explicative, il se livre pour reconquérir sa dernière dignité : l'affirmation de sa raison. Non, mon juge, je ne suis pas fou, je n'aurais jamais plaidé la folie, je suis parfaitement normal. Car, après tout "personne ne se doutait qu'un jour, je deviendrais ce qu'on appelle un criminel." La scène est sombre, dépouillée. La salle propice aux confidences. Une proximité unique avec l'acteur renforce l'intimité du récit, immédiatement prenant. La voix de Charles Alavoine sort de la semi obscurité, explorant les méandres de ses souvenirs. De son enfance normande à ses premiers émois, d'une carrière professionnelle tracée par une mère ambitieuse, jusqu'à un mariage convenu, on suit cet homme qui s'en remet benoîtement aux autres. Jusqu'à ce que la passion destructrice fasse voler en éclats les pulsions contenues et que Charles Alavoine nous emporte dans sa dérive... **Un monologue poignant, d'une rare intensité. Du début à la fin, on reste suspendu aux lèvres de Robert Benoît** qui donne beaucoup de sa personne, jusqu'à en transpirer abondamment. Oh, oui, pas de doute, il vit intensément le rôle. **Dans chaque pause, dans chaque virgule, chaque adjectif, chaque geste, Robert Benoît exprime Simenon. Il est le texte.** En dehors de l'aspect humain, reconnaître de l'humanité en chaque condamné, c'est également l'occasion de découvrir ou de redécouvrir l'univers si particulier de Georges Simenon. Le monologue sent le pavé mouillé des soirs de pluie, le cigare épais que l'on écrase dans le cendrier d'un comptoir, les hôtels à quatre sous, le café froid pris sur un quai de gare au petit matin, les jeunes femmes en silhouette New Look. Un univers où les désirs sont étouffés par une petite bourgeoisie de Province soucieuse des apparences. Une vie en noir et gris, une vie qui sent le meuble ciré, le pot-au-feu du dimanche, les familles de notables, où les joies étouffent derrière les épais rideaux des maisons cossues, une vie où l'alcôve a des allures de prie-Dieu et où l'on dérive telle une feuille morte. La voix grave et modulée de Robert Benoît fait ressentir toute la substance d'un amour fou, où chaque détail compte, où mille petits riens s'amassent pour atteindre le point de non retour... **Laissez-vous saisir par la beauté du texte et par la force qui s'en dégage, embarquez-vous pour 1h40 d'intensité vibrante comme on en voit rarement au théâtre.***

Marie-Pierre CREON

Le 16. 05. 2008



“LETTRE A MON JUGE”: UN FANTASTIQUE TEXTE POUR UNE IMMENSE PERFORMANCE D’ACTEUR

Pour ceux qui seraient présents en région parisienne en ce long week-end du 15 août, je vais faire une exception aux chroniques (à prétention) culturelles de ce blog en évoquant une œuvre qui n'est ni politique ni locale à nos 3 communes: mais c'est un immense coup de cœur personnel.

Georges Simenon est peut être le plus sous estimé de nos très grands écrivains. Sans doute l'aspect accessible voir populaire d'une partie de son œuvre, l'extrême diffusion des Maigret sous forme de romans ou de films, a contribué à quelque peut le dévaloriser. Pourtant plusieurs de ses textes, “Pedigree”, “La Neige était sale”, ou “Lettre à mon juge” dont on va parler ici sont tout simplement des chef d'œuvre de la littérature mondiale. L'ensemble de son œuvre, y compris les Maigret, forme certainement la description la plus complète de la société française du milieu du siècle, au moins du niveau de la Comédie Humaine de Balzac. Quand à son approche de certains grands sentiments humains, elle peut trouver sa place aux côtés des tragédiens universels. Personnellement je le classe parmi les plus grands écrivains français (et belges) du XXe siècle, sans hésiter à côté de Proust et Céline - je ne crois pas être seul de cet avis, l'élitiste absolu André Gide le considérerait comme le plus grand écrivain français avant guerre. Et quand un de ces textes, “Lettre à mon juge” rencontre un comédien habité, cela peut donner **un moment exceptionnel**. Avant de mourir en 1989, Simenon avait confié à un jeune comédien (à l'époque) Robert Benoit, le droit - c'est la seule fois ou il l'a fait pour le théâtre- d'adapter son texte au théâtre. Le projet a mis très longtemps à aboutir (en 2005) et se joue actuellement - jusque fin août encore - au théâtre Lucernaire à Paris. Une toute petite salle, 50 spectateurs, au dernier étage du Lucernaire (le “paradis” ça ne s'invente pas), 2 heures de spectacle, et qu'en dire, **un moment unique comme on n'en voit peut être que rarement**. Ce texte immense rencontre un comédien qui l'habite et qui pendant 2 heures est le héros jusqu'au bout de la folie, la dernière demi heure est proprement hallucinatoire. Que dire de plus, pas grand chose, sinon qu'il faut voir ce moment unique, exceptionnel (pour ceux qui douteraient, toutes les critiques qu'on peut facilement trouver en tapotant sur Google sont unanimes) .

Publié le Jeudi 14 août 2008

David Dornbusch

Destin scellé, à l'image de cette missive que l'assassin s'apprête à cacheter, 'Lettre à mon juge' a des allures d'investigation policière. De conte macabre aussi, lorsque l'assassin émerge de sa geôle pour explorer les méandres du crime. Entre aveu brûlant et monologue, l'homme s'effarouche de ce magnétisme, s'émerveille de sa passion, et, face à un bonheur insoutenable, étrangle. Nul plaidoyer dans cette enquête placée sous le sceau du secret, cette errance lucide, et comme dégagée de tout scrupule social. Obscure, dépouillée, la scène se prête alors aux confidences, qu'une promiscuité avec l'acteur rend proprement irrespirables. Un soliloque qui exhale l'intimité sclérosée de la vie provinciale, autant que la bienséance dominicale ou la névrose petite-bourgeoise. **Servi par la sobriété du décor, le drame passionnel revêt, avec cette interprétation embrasée, son expression la plus lucide. En une verve volcanique, que compense l'économie gestuelle de Robert Benoît.** On regrettera pourtant la diction par trop lyrique de l'acteur, qui, s'il proscriit la parade et l'artifice, se laisse parfois aller à l'emphase du condamné. Constamment livrée en pâture à l'écran, la veine sombre et romanesque de Simenon prend toute sa dimension théâtrale. Moins criminologue qu'épistolier, **Robert Benoît offre ici un hommage brûlant au maître du polar, marqué au sceau de la démente et de l'ivresse.**

publié en août 2008

Paloma Blanchet-Hidalgo



LETTRES OUVERTES

Au [Lucernaire](#), le comédien Robert Benoît, seul en scène, interprète une adaptation de Lettre à mon juge, l'un des grands livres de Simenon. **Pluie, gares désertes, vies mesquines, passion meurtrière, tout passe dans la voix de l'acteur. C'est un film sans images où les mots, implacablement, sondent un désespoir sans fond.**

Les divagations de **Raphaël Sorin**. Un blog de [Libération.fr](#)
Publié en mai 2008



Autant de livres, autant de spectacles ?

Ce n'est pas encore un phénomène. Tout juste une tendance. Mais elle vaut qu'on s'y attache car elle pourrait ouvrir une perspective durable à la fiction romanesque et aux grands morceaux de littérature. Ce nouveau débouché, que les contrats d'édition rangent sagement sous la clause des droits dérivés en étant assuré que nul n'y viendra le déranger, ce n'est pas le cinéma ni la télévision, de longue date éprouvés, ni même l'internet, où tout reste à faire. C'est le théâtre. Ou plus exactement : l'adaptation de livres pour la scène. Ce n'est pas fait pour cela ? Soit. Mais est-ce une raison suffisante ? Après tout, *Les Misérables* et *Le Père Goriot* non plus n'étaient pas fait pour être filmés et l'on sait la fortune qu'ils ont connue à l'écran. Plusieurs signes récents ou actuels donnent à penser que les regards évoluent. Non pas pour faire lire des grands textes par des comédiens seuls sur scène assis à une table face à une carafe d'eau, mais bien pour les faire jouer.

Cet été, *Lettre à mon juge* a été donné avec succès dans une petite salle du Lucernaire à Paris. Le comédien Robert Benoît qui a adapté, mis en scène et interprété seul cet extraordinaire monologue d'un condamné écrit par Georges Simenon, y a pris goût ; tant et si bien qu'il a l'intention de poursuivre sur sa lancée en puisant dans cette même œuvre, déjà si féconde pour les gens d'images, en essayant de porter *Le Chat* sur les planches....

Publié le 23 novembre 2008

Pierre Assouline



Esprit Critique : du lundi au vendredi de 9h10 à 9h35
Vincent Josse

jeudi 7 août 2008

L'adaptation théâtrale de *Lettre à mon juge* de Georges Simenon

"Lettre à mon juge" est joué actuellement au théâtre du Lucernaire à Paris. Ecrite en 1947, cette oeuvre laisse échapper un élan auquel Georges Simenon avait peu habitué son public. L'histoire : Charles Alavoine, médecin respectable d'une petite bourgade, décrit à son juge le processus mental qui a conduit à l'assassinat de sa maîtresse c'est-à-dire l'être qu'il aimait le plus. **"Mon juge, je voudrais qu'un homme, un seul, me comprenne. Et j'aimerais que cet homme ce soit vous"**. (Premières lignes de "Lettre à mon juge")

Invités :

Robert Benoît

Le comédien Robert Benoit a rencontré Georges Simenon à la fin de sa vie. L'auteur accepta alors que le roman "Lettre à mon juge" fut adapté au théâtre par le comédien. Sur scène, on peut voir un comédien livrer l'étendue des sentiments d'un homme aux prises avec ses contradictions et finalement d'une sincérité desarmante.

Pierre Assouline

Le journaliste-critique littéraire Pierre Assouline est l'auteur d'une très belle biographie sur Georges Simenon. On peut aussi retrouver ses chroniques sur son blog La république des livres.



Culture Sans Censure - Publié dans : [Lever de rideau - Contemporains](#)

Une vraie performance

« Mon juge, je voudrais qu'un homme, un seul, me comprenne. Et j'aimerais que cet homme soit vous... Pendant 49 ans, comme vous, comme les autres, j'ai été un homme libre. Personne ne se doutait que je deviendrais un jour ce que l'on appelle un criminel. » Le 28 juillet 1989, Georges Simenon, auteur aux 192 romans, 158 nouvelles et créateur de l'universel Maigret, acceptait de Robert Benoît qu'il adapte et interprète sous forme d'un monologue son roman : Lettre à mon juge. Histoire sombre : un criminel se confie. Pourquoi a-t-il tué celle qu'il aimait ? Sa passion était bien trop dangereuse, sa jalousie de plus en plus destructrice, violente. Mais il ne voulait pas tuer ! Son crime s'est totalement imposé à lui, comme une fatalité, comme s'il s'agissait de l'issue la plus sérieuse possible. Pourquoi Georges Simenon a-t-il écrit ce texte dur ? Il correspond précisément à la période où l'auteur tombe éperdument amoureux de sa future femme Denyse Ouimet, lors de son séjour en Amérique du Nord. "

J'écrivais Lettre à mon juge que j'ai porté pendant douze mois ... pour me débarrasser de mes fantômes et pour ne pas faire le geste de mon héros. " Dira-t-il dans sa correspondance avec André Gide.

Dans un décor simple - une chaise et une sorte d'escabeau, tout en haut du théâtre du Lucernaire- le comédien investit la petite salle sombre de tout sa présence. Une heure quarante pour raconter la descente inévitable de son personnage vers le meurtre.

Il faut partir avec lui, monter dans son train pour rentrer pleinement dans le texte. Mais une fois une fois le spectateur emporté, entraîné, les mots s'animent rapidement, formant le film de son imagination.

Il aura fallu ensuite à Robert Benoit 4 mois d'apprentissage avant de le présenter pour la première fois au festival off Avignon en 2005. Pourquoi autant d'attente ? Il n'aurait pas pu le faire avant, ne se jugeant pas assez mûr pour porter puis dire ces mots.

C'est donc avec réflexion, imprégnation du texte que l'acteur se livre.

La passion est-elle donc si dangereuse ?

Marie DUFOUR

Publié Jeudi 1 mai 2008



MONOLOGUE D'APRES LE ROMAN EPONYME DE G.SIMENON, DE ET PAR ROBERT BENOIT

Georges Simenon disait de son roman "Lettre à mon juge" je l'ai écrit me débarrasser de mes fantômes et pour ne pas faire le geste de mon héros". Et cette autofiction littéraire, extraordinaire de force brute et d'autoanalyse, procède à la dissection particulièrement clairvoyante du crime passionnel. Un homme ordinaire et médiocre, qui constitue un des archétypes de l'univers romanesque de Simenon, conscient de sa propre médiocrité et soumis à une profonde angoisse existentielle, voit sa vie bouleversée par la rencontre d'une femme. Georges Simenon, qui excelle dans la dissection de la vie compassée des petits bourgeois de province, aborde ici un thème sur lequel il s'est montré peu disert, celui de l'amour. Un amour pulsionnel qu'il dépeint comme une fulgurance violente et insoutenable qui consume ceux qui l'éprouvent jusqu'à l'ultime. **Le texte est lourd, chargé, dépouillé, d'une écriture au scalpel, sans fioritures, sans affect et d'une difficulté extrême pour passer le cap de l'oralité. Robert Benoit produit donc une prestation d'une exceptionnelle qualité et une incarnation prégnante, bouleversante et effrayante.** Il déroule l'anatomie du meurtrier et la genèse de l'acte criminel inhérent à l'essence même de l'amour qui, la plupart du temps, s'extériorise de manière symbolique, **avec un talent rare en restaurant, au fil de la narration, lucide et désespérée, un climat pesant qui atteint l'insoutenable.**

Publié en mai 2008



UN MOMENT DE GRACE ...

De prime abord, on craint le pire : un monologue....près de deux heures...une petite salle (49 places)...Un comédien peu connu du grand public....un sujet peu engageant... Le début semble confirmer nos craintes : le personnage met du temps à s'installer...l'histoire aussi. Et même si l'écriture est élégante, on reste méfiant. Et puis, petit à petit, la magie opère. Et c'est à **une magnifique introspection que l'on assiste.** L'analyse d'un homme qui nous renvoie, comme un miroir, la profondeur de nos sentiments les plus intimes. La mise en lumière des contradictions conflictuelles entre la raison, l'image sociale, le désir. Portée par le coté anecdotique du fait divers, l'histoire devient passionnante. Les propos ne sont jamais ni mièvres ni intellos, mais au contraire empreint d'une grande authenticité, justesse et lucidité. **Il y a du Nathalie Sarraute dans Georges Simenon (l'auteur). Et à la fin du spectacle, la chaleur des applaudissements prouve bien que c'est l'ensemble des spectateurs qui auront été touché par ce moment de grâce.**

(Patrick, Paris)

Avant tout, il faut souligner que cette pièce de Simenon est **une magistrale peinture** de ce que peut être la passion amoureuse vécue par un homme qui justement n'a pas assez vécu, poursuivant un destin d'enfant sage et soumis et réalisant le rêve de sa mère : devenir médecin. **Monologue puissant, qui ressemble au départ à une banale confession d'un condamné et se révèle être, au terme de 2h passées sans que l'on s'en rende compte,** la douloureuse histoire d'un homme empêtré dans sa vie mortellement ennuyeuse de petit bourgeois et soudain dévoré par une jalousie qui l'étreint et dans laquelle il sombre. Sur le même thème que la chanson « je l'aimais tant que pour la garder, je l'ai tuée, je n'étais qu'un fou mais un fou d'amour », l'auteur décortique minutieusement les rouages qui mènent inéluctablement au crime passionnel. Quelle est la frontière qui délimite le simplement humain du pathétiquement fou, cette question non posée est le fil conducteur. **A voir par ceux qui aiment le théâtre qui interroge.**

(Florence, Paris)

Publié en juillet 2008



PETITES SALLES, GRANDES EMOTIONS

... Un autre solo et un autre aveu de criminel : *Lettre à mon juge* de Simenon, joué et mis en scène par Robert Benoît. Un bourgeois marié s'éprend d'une femme rencontrée au hasard d'un voyage et la tue par amour, parce que leur histoire mène à ce dénouement. **Simenon, qui ne donnait jamais les droits d'adaptation à la scène de ses romans, avait fait une exception pour Benoît, qui mit longtemps à réaliser son projet. C'est fait, et c'est un exploit - une heure quarante - où le comédien puise dans une humanité très profonde et donne une interprétation intériorisée où, sans cesse, une tendresse affleure en des mouvements contradictoires...**

Gilles Costaz

Publié le 15 janvier 2006



SUPPLIQUE AU JUGE

Au Jardin Des Cultures d'Europe-CEILA, le comédien Robert Benoît présente une adaptation du roman de Georges Simenon, *Lettre à mon juge*. **Une rencontre rare, troublante.** Un espace éclairé par une faible lumière avec, en son centre, une ouverture qui donne sur le dehors. Un homme est assis là, qui griffonne sur quelques feuillets tandis que la nuit tombe doucement. Cet homme, c'est Charles Alavoine, condamné pour le meurtre d'une femme, qu'il a aimée éperdument. Geste de pure folie? Certainement pas. Ce fut un acte prémédité, conscient, terriblement logique. «*Mon juge, j'aimerais qu'un homme, un seul, me comprenne... et j'aimerais que cet homme ce soit vous*». La voix chaude et cassée du comédien Robert Benoît s'élève, fragile, pour témoigner de la vie d'un être dont le destin fut de vivre un amour absolu. L'acteur convoque les personnages, les fait exister. L'espace de la représentation s'ouvre tandis que l'imaginaire s'incarne sous nos yeux. Bruit de train qui entre en gare, petite pluie fine... ce sont de simples murmures qui aussitôt s'évanouissent, fugitifs échos d'une parole douloureuse. La bande son, ponctuelle, subtile accompagne la voix, qui sculpte, modèle le texte, le fait vibrer avec une force étrange. Pendant près de deux heures, ou peut-être seulement quelques minutes, on ne sait plus, on suit ce fragile fil d'Ariane qui nous entraîne au cœur de l'humain, à travers les méandres d'une mémoire blessée. Ce juge imaginaire, à qui s'adresse le personnage, prend vie à travers notre propre regard, lui-même porteur d'une histoire dont le thème est universel.

On applaudit non seulement un talent mais également un travail colossal de maturation, de digestion, d'interprétation d'un texte adapté, mis en scène et joué avec justesse et passion. L'épuration du décor, l'authenticité du comédien dans sa façon d'être là, entier, font de ce moment de théâtre un moment d'intense vérité.

Marie Benech

Publié le 15-07-2004, Avignon